

Éloge de la Relation

Odette et Michel NEUMAYER Éditorial 3

ÉTRANGE QUOTIDIEN

Roland VASCHALDE	Nevermore	5
Gislaine ARIEY	Chaque matin, il enfile...	6
Nicole DIGIER	Sur un banc de la Plaine	8
Luc BROUTIN	Beyrouth sur mer	10
Michèle MONTE	Un pays si loin si près	12
Anne-Marie SUIRE	Oh ! ce chagrin de l'autre	14
Bernard MORENS	Comme une matière...	15
TOPKASSI	Dix stances...	16
Simone ALIÉ-DARAM	Elle n'aime pas les tomates	18

ARCANES

Agnès PETIT	Intrusion	20
Claude OLLIVE	Celui qui...	21
Christian CASTRY	À l'aube bleue des premiers jours	22
Dominique HÉBERT	L'espace d'un matin	18
Claude BARRÈRE	Diaphane enfant	24
Paul FENOULT	Liens ténus	25

CURSIVES 27

Aujourd'hui, pour la première fois..."

Entretien avec Pascale LASSABLIÈRE,
animatrice d'ateliers d'écriture

et René Berger, Vincent Schmitz, Sébastien Grand-Jany, Fernando Ricci,
Bernard Baltus, Maxime Briamont, Steve Schyns, David Verbeeck, Mustafa Koç,
Fred Ansay, Bertrand Gilles, Jacqueline Piette, Sébastien Ricci

EN HÉRITAGE

Teresa ASSUDE	Dire l'aube	40
Jeannine ANZIANI	Lettre à mon fils	41
Jean-Jacques MAREDI	Un léger voile au fond des yeux	42
Yves BÉAL	Nous appartenons aux arpèges	44
Marie-Noëlle HOPITAL	Le temps de la plume	47
Christine LY	Le passé, cet inconnu	48
Arlette ANAVE	Les terres cuites de Provence	50
Annie CHRISTAU	Au fil de l'écriture	52
Irma MURA	Importance de l'inessentiel	53
Marie-Christiane RAYGOT	Je crois me souvenir...	54
Jean-Jacques DORIO	Accents restés dans la voix d'autrui	55

Les graphismes des pages 19 - 26 - 39
sont d'Antoinette BATTISTELLI.

"Pas si simple, le monde !"

N°85 : "Dans le multiple"

Pluralité. Épaisseur et strates. De l'un à l'autre, le singulier, le non-sécable. Répétitions et variations. Fidélités, appartenances, voisinages. Retour au collectif. Plurilingues, polyglottes... comment (se) dire les choses ? Les alphabets de nos tribus. Nos causes communes. Séduction de l'éparpillement ; besoin de centre et de diversité. Pluralisme.

Date limite d'envoi des textes : 31 mars 2013.

N°86 : "Vagants extravagants"

La pensée de l'errance. Quitter, se départir du lieu qui vous a été donné, pour mieux le comprendre ou pour mieux vivre avec. Archipels. Migrations, flux, itinérances. "Étonnants voyageurs". Nos romans d'apprentissage. Partir de gré ou de force. Populations déplacées, poussées à partir. Carnets nomades. Immobilités choisies : voyager dans sa tête, autour de sa chambre. Au-delà des normes, les marges interrogent le centre. Force de la création pour faire exister certains contextes, ouvrir des portes, construire et complexifier le monde. Attachement, détachement, dépassement : choix ?

Date limite d'envoi des textes : 15 juin 2013

Montpellier, Toulouse,
Villeurbanne, Toulon,
Poughkeepsie (USA),
Carnoux-en-Provence
Conques, Bezouze,
Saint-Zacharie, Marches,
Verviers, La Garde,
Yerres, Allauch,
La Bégude Blanche,
St Didier de Bizonnes,
Gémenos, Marseille,
Beyrouth, Martigues,
Avignon, Trélissac



ÉLOGE DE LA RELATION

"Je suis les liens que je tisse..."

Albert Jacquard

Tout un numéro pour faire un éloge. Certes, mais de qui, de quoi et pourquoi ?

La Relation ? Tellement humaine. Spécifiquement humaine !

Union, amour, amitié, tendresse... Correspondance, rapport, alliance, récit... Liaison, commerce, affinités, métissage... Bien des mots se présentent pour nommer et distinguer ce qui se noue entre les êtres, les êtres et les choses, entre les groupes, les pays, les langues. Le mot rehaussé d'un bel R majuscule ? Ou ordinaire, banal, en minuscule ? En faire l'éloge, ce serait d'abord en illustrer, exemples à l'appui, la polysémie, le vaste éventail, les nuances, les histoires.

Très vite surgissent les questions. Qualité ou quantité ? Intimité ou intensité ? Les uns collectionnent les amis. Il paraît que Maïté en a bientôt 2560 sur sa page, mais Paul ? Et Mohamed ? D'autres sont sélectifs, exclusifs, voire égotistes. Complexes sont les ingrédients de la relation.

Au départ, deux volontés, un commun désir de s'observer, d'échanger. Être Un, c'est être l'autre d'un autre. S'ouvre alors un espace, celui d'un rapport à, passage du Je au Tu. Qu'il soit affiché ou retenu, joyeux ou souffrant, qu'importe ! Entrer en relation, c'est vaciller sur ses bases. Bon gré ou mal gré, on s'abandonne en confiance, on s'expatrie. On s'éprouve à l'aune de ce que l'Homme de la créolisation nous rappelle et qui nous transforme : *"...si on conçoit une identité rhizome, c'est-à-dire racine, mais allant à la rencontre des*

Éditorial

FILIGRANE
(filigran) n.m.
1673 du latin
"filigrana" fil à
grain.

1) Ouvrage fait
de fils de métal
(or ou argent),
de fils de verre,
entrelacés et
soudés.

2) Dessin qui
apparaît en
transparence
dans certains
papiers.

Fig. Lire en
filigrane, entre
les lignes, deviner
ce qui n'est pas
dit explicitement
dans le texte.

autres racines, alors ce qui devient important n'est pas tellement un prétendu absolu de chaque racine, mais le mode, la manière dont elle entre en contact avec d'autres racines : la Relation..." (Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Gallimard, p. 31, 1996.)

Discours laudatifs, subtiles figures de style, l'Éloge est un genre. Il implique louanges et compliments, avec, en creux souvent, la critique et l'éreintage. Légère, à peine esquissée, elliptique, ou offensive, indignée, la mise en mots donne de l'épaisseur. Voir ou revoir, noir sur blanc, mis à jour et parfois mis à nu, ce qu'a été un rapport à une personne, un événement, un paysage, une ville, le proposer en partage, donne-t-il à celui qui écrit une maîtrise, une compréhension nouvelle ? Le nombre et l'éventail des formes indiquent bien l'énergie dégagée.

Mais toujours, l'aléatoire de la relation : elle peut être comme elle peut mourir.

Valoriser, rapporter, célébrer, certes ; revenir vers le passé de l'enfance. Nostalgie rétrospective, mais aussi souffrance quand la rencontre ne se fait pas : trop grande différence d'âge, de statuts, de caractère, de mobiles ; des logiques se confrontent, mais ne s'accordent pas. Solitude ? On est dans la complexité du vivant. Tordu quand la relation est violente, fatale. Pétillant d'espoir quand des voix s'élèvent qui rêvent d'une culture où l'autre aurait le droit d'être autre et différent. Toujours, communauté des humains, *"autrui, comme expression d'un monde possible"* (Gilles Deleuze).

Au-delà, en dépit ou grâce à tout cela, ce qui nous unit au sein de la revue, ne serait-ce pas notre relation aux mots ? En eux, nous affirmons nos normes, notre vision du monde, notre empreinte en lui. Ils sont la matière qui fait pont entre auteur et lecteurs, liens si forts, si flous. *Filigranes*, une machine à créer des liens avec les nouveaux, les étrangers, les inconnus ; à tisser en un recueil de textes, noués peu à peu avec les anciens, habitués, fidèles de la première heure. Bonheur des entretiens, comme autant de portes ouvertes. La revue, riche de toutes ces attaches.

Odette et Michel Neumayer,
Carnoux, le 28.11.12

N e v e r m o r e

Je suis sorti de l'enfance à près de 60 ans. On pourra sans doute dire qu'il était grand temps, mais seuls ceux qui n'ont guère vécu ou qui ont la naïveté de croire que tout arrive naturellement en fonction de l'âge légal s'en étonneront.

La chose est survenue lorsque je me suis avisé que cela faisait un bail que je n'avais plus de nouvelles d'un certain nombre de parents et d'amis et que cela semblait lié, comme par hasard, au fait qu'ils étaient morts, depuis un délai que j'estimais correspondre approximativement à leur mutisme persévérant. Alors, comme l'innocence a des limites, je me suis demandé si d'anciennes paroles autrefois entendues sans guère y prêter attention n'étaient pas, en réalité, foutrement justifiées : "Quand on est mort, on est mort", "Quand on est mort, c'est pour de bon", "Encore un qu'on ne reverra plus". Comment en effet croire spontanément à ça ? Et pourtant...

Autour de ma tête volète absurdement le corbeau d'Edgar Poe, sans cesse croassant son obsédant message "Nevermore, nevermore, nevermore..."

Il faudra que je songe à m'armer d'une fronde.

R. V.

Chaque matin, il enfille le pantalon de velours grège, son portefeuille dans la poche sur le cœur, se chausse sur la même chaise et n'oublie pas ses lunettes avant de grimper dans la BX pour se rendre au Super U. Il plaisantera avec la caissière, chahutera la boulangère. Rien de plus mais c'est déjà ça que d'envisager le trajet avec ce détachement.

Une étrange couronne
le fait frère des brumes,
ravisser de nuages qui bandent les forêts.

Ici, chaque midi, elles font la révolution contre l'ordre mâle, chevauchent la colère en amazone, fille folle mère en loques, fouettent la crasse et se dopent d'éclats.

Il entre, sort, grommelle une langue rêche contre le ciel - c'est à lui qu'il en veut - depuis des jours, tourne le dos à ce canal enduit d'algues sèches. Il le maudit parce qu'il refuse le dialogue. C'est la pioche qui prend.

Du robinet aux tuyaux, des rigoles au canal, des cuves à la rivière, on se frotte les mains de toute l'eau en marche. Elle charrie la vermine que le savon foudroie. Ici, tout ce qui s'échappe de l'effusion bruisselante est condamné à l'exil.

En contrebas, des maisons trop petites pour passer l'hiver crachent cette injustice, narines en l'air. On dit ici que le ciel recoud les âmes déchirées.

La terre fait la crêpe chaque automne, lardée d'un fumier tabagique plus décidé qu'on ne le pense à se dissoudre dans les mottes boudinées du gratin. Un hiver suffira à digérer cette farce juteuse.

Au moins une fois le jour, il s'approche du talus, ne serait-ce qu'en songe et plante ses iris dans le creux, entre les deux tilleuls et le platane éventré, une boule dans la gorge, questionne sa mère même morte - pourquoi l'avoir écarté de la sorte, lui, le fils audacieux et méritant ? - Elle ne répond jamais.

Ici, on sonne les cloches à qui reste à rêver ensablé sous la lune. On dit. On dit aussi rien en disant, on ne se rend pas compte. On fait. On irait même jusqu'à défaire pour continuer à faire.

Ici et là, c'est rangé pareil. Chaque place pour la chose - on a toujours les mains pleines - qui occupe tout le temps - que ferait-on sinon ? Ranger le temps qui reste pour s'assurer qu'il ne se perde.

Il y a le journal, ses mots croisés et le JT dans lequel il trouve nourriture à ses désillusions. Les murs qui ceinturent sa maison ne le protègent plus des immondices. De colère, il s'épile les poils du nez, des sourcils et savoure son butin en l'ordonnant sur le coussin.

Il entend mal les gerbes de mots dits
que sa femme brandit
comme en répétition d'une scène tragique.
Mais est-ce si grave ?
Mieux vaut les mots que son absence.

G. A. 2011

Sur un banc de la Plaine

"Heureux qui comme Ulysse a fait un long voyage" ()* qui s'est masqué et démasqué au gré des rencontres. Heureux celui qui n'a besoin de rien pour être là, simplement là.

1957 - Vers les 16 heures, un vieil homme est assis sur un banc de la Plaine, à Marseille. Il vient de faire un séjour à l'hôpital des marins... Il y a rencontré des visages connus, lui rappelant qu'il a bourlingué sur toutes les mers du globe. La France sent encore la colonisation... Vietnam, Afrique du Nord, bananiers... L'odeur des machines, de la cambuse, des soutes est encore en lui...

Une femme s'assoit à ses côtés ; l'automne est là, le soleil la caresse avec plus de douceur. Elle a remarqué sa solitude placide, elle revient le lendemain, le surlendemain ; elle s'enhardit, lui offre une galette, un peu de café de son thermos. Elle a deux tasses bien sûr !

Elle le connaît cet homme, l'ayant vu à l'hôpital où elle fait le ménage le matin. Elle adore son travail, avec tous ces marins qui enchantent son imaginaire, elle qui vit depuis 50 ans dans le même quartier. Elle se souvient qu'il parlait peu, qu'il semblait n'avoir aucune visite.

Elle tente une approche, encouragée par les rires des enfants qui les entourent en jouant.

- Vous êtes du quartier ?

- Oui.

- Comme moi. Vous étiez marin ?

- Oui.

- Vous n'avez pas de famille ici ? (Son cœur s'affole par ce "presque mutisme")

- Non !

Elle ne se lasse pas, au contraire, de cette tranquille opacité. Elle veut en savoir plus, connaître cet homme. Les heures, les journées s'écoulent. Elle ne manque jamais ce rendez-vous.

Et un jour, elle OSE ! De questions-réponses en questions-réponses, elle part à ses côtés pour un étonnant et grand voyage :

Enfant de 8 ans, en Ouganda, un jour il s'éloigne un peu trop de son village, il est kidnappé par des somaliens qui le revendent comme esclave. Un esclave que l'on déplace selon les besoins, à coup de fouet.

Vers ses 18 ans, il s'échappe vers le port et se glisse à bord d'un bateau ; c'est à Djibouti. Fou de joie... il allait enfin connaître un autre aspect du monde !

C'est un bateau de l'URSS ! Et la révolution commence à peine. Question de survie, il apprend la transparence, devient un bon machiniste et en même temps feint d'être débile pour éviter le pire. Transformé en objet humain, presque invisible, on le tolère.

25 ans plus tard, lorsque son bateau décharge la marchandise dans un port étranger, il arrive enfin à échapper à la surveillance de ses chefs et s'évade de nouveau... Comment s'est-il retrouvé à Marseille pour finir paisiblement sa vie de marin ? Et sur ce banc pour finir sa vie d'homme, entouré par les gens indifférents qui vont et qui viennent ? Il n'en sait trop rien.

Il apprécie de ne plus avoir à se tenir sur ses gardes ; il s'est même habitué à cette dame curieuse. Et un soir, elle lui parle: « J'ai lu quelque chose qui me touche, ça ne me fait rien si ça ne vous intéresse pas, mais j'avais envie que nous le partagions ensemble, voilà :

"On fait semblant de s'éloigner. Le début et la fin jouent à saute-mouton." (**)

Elle se tait. Les mots résonnent en elle et, lui semble-t-il, autour d'elle, sur cette place. Il lui pose sa main sur le bras, elle sait qu'elle a été entendue.

Pour Madjid - Octobre 2012

N. D.

* Du Bellay

** Boris Gamaleya

Beyrouth sur mer

On a entendu un grand boum.

On s'est douté ...

La porte de mon bureau a claqué. Un peu de poussière est tombée du plafond. Comme dans les films.

On s'est aussitôt dit que non.

On nous a dit que c'était au niveau d'un restaurant : le gaz.

A 800 m à vol d'oiseau, en haut de la colline d'Achrafieh.

On s'est dit oui, c'est pas étonnant, les normes de sécurité...

Je me suis rappelé quand ils avaient soudé sur des cuves à fuel, toute la station-service avait sauté. 7 morts.

Et puis on nous a dit que Oui, c'était bien un attentat : à la voiture piégée.

Cela se disait depuis longtemps qu'ils voulaient assassiner le chef des Forces de Sécurité Intérieures. Car il avait mis pas mal de personnes en cause dans l'enquête qu'il menait sur l'attentat de 2005, auquel il avait miraculeusement échappé.

Ce jour-là il passait des examens, à l'université. Le destin. Il avait d'ailleurs été longuement interrogé à ce sujet. Puis il avait repris ses investigations. Avec de francs succès.

Nous, on habite en bas de la colline, juste à côté de leur caserne. L'endroit est sûr. A certaines périodes, il y a eu plus de check-points que d'habitude dans le quartier. Jusqu'à quatre barrages pour rentrer chez nous !

Mais l'attentat a eu lieu dans la rue du studio qu'il avait loué là-haut pour recevoir, dit-on, des personnalités en toute discrétion. Vu la précision de la frappe, il a forcément été trahi. Rafic le disait d'ailleurs très calmement : tout le monde a un prix. Comment peut-on trouver chaque jour l'énergie de continuer quand on se sent, sans cesse, à ce point menacé ? Y croire.

Le jour de la cérémonie, il y avait des tireurs d'élites sur tous les toits alentours.

On n'est passé que le surlendemain : c'est toujours pire en vrai. Plus grand, plus tout, et complètement dévasté. Du verre partout, des voitures tordues, des couleurs gris sombre, la rue militairement gardée, des badauds silencieux. Un ami libanais qui se trouvait non loin de là au moment de l'explosion, et qui a vécu toute la guerre, m'a dit qu'il n'avait jamais eu si peur et que personne ne savait plus quoi faire. La panique.

Les premiers jours, il n'y avait plus personne le soir dans les rues de Beyrouth.

On a continué à sortir quand même. Cinés, restos. Déserts.

Après on est partis en Jordanie.

On a vu le QG de Lawrence d'Arabie dans le désert du Wadi rum. Plan large. Surveiller la passe ...

On a vu le train de la ligne du Hedjaz qu'il avait attaqué. Qui se rappelle encore de tout cela ?

Quelques années plus tard, mon grand-père ira en Syrie, non loin de là, du côté de Soueïda ... Le 135ème escadron du train des troupes du Levant ... Région si belle et si complexe.

En rentrant à Beyrouth, je demande au chauffeur de taxi : "Comment ça va par ici ?"

Il me dit que ça va mieux puisqu'il ne fait plus que 27° !

C'est vrai qu'on a eu bien chaud depuis fin août...

La vie reprend donc son cours.

Jeudi dernier, on est partis avec des amis sur un 15 mètres dans la baie de Jounieh.

La plus belle baie du monde disaient les Orientalistes. Avant. Au large, on a plongé dans l'eau fraîche, d'un bleu profond. Tête rejetée en arrière, ciel bleu tendre, soleil au zénith et le voilier qui oscille paisiblement ...

Alors, pour l'instant, on reste.

L.B.

Un pays si loin si près

*É impossible dizer
em quantas velocidades diferentes se move uma cidade⁽¹⁾*

Il est impossible de dire
à quelles profondeurs
un pays se déplace au fond de nous
On peut dire "un pays" et penser à la chaleur violente du matin
à la nuit qui tombe douloureusement vite
à l'odeur sucrée et déjà un peu pourrie des papayes trop mûres
On peut dire "un pays" et penser à un bébé il y a de cela vingt ans
qu'on promenait sur la plage en mangeant une crêpe au manioc
On peut dire "un pays" et faire se lever un immense escalier
où les doigts des prophètes nous montrent des chemins
On peut dire "un pays" et revoir des rues pavées
des églises blanches aux autels rutilants
dans une petite ville tranquille qui aurait pu être de ce côté-ci de l'océan

*Uma rua começa em Itabira, que vai dar no meu coração
Uma rua começa em Itabira, que vai dar em qualquer
ponto da terra ⁽²⁾.*

Pays heurté
lancé à toute vitesse vers un avenir inconnu
Tu débordes et tu m'échappes
je t'entends qui galopes là-bas très loin
avec tes milliers de kilomètres de forêts
avec tes buissons épineux et ta latérite fragile
et les champs de soja qui te grignotent à toute allure
Je te vois qui déroules d'infinis rubans de bitume
pour dompter ce mystère auquel tu t'es adossé
qui ajoutes à la multiplication des gratte-ciels
et à la vibration enfiévrée des stades
la trop longue litanie des paysans et favelados
criblés de balles

Je vois tes plages somptueuses
et tes villes anarchiques
Je ne peux pas ne pas voir
ceux qui marchent à pied le long des routes
 que d'autres parcourent en Mercedes
ceux qui sniffent la colle
 à deux pas des belles résidences barricadées
et quelques-uns qui se pendent aux arbres
 qu'on leur a volés

Mais je vois aussi ceux qui dansent
dans le cercle des tambours et *berimbaus*
comme autrefois dans les plantations
ceux qui se souviennent sans le savoir
du Quilombo dos Palmares
le courage des Nordestins qui ont bâti les villes du Sud
et l'infinie ténacité des *assentados* en attente de terre

J'espère avec toi,
pays qui esquives, virevoltes,
te colles au sol et te relèves,
toi qui t'élances vers tes rêves
avec tes jambes jeunes et ton sourire étincelant

M. M.

(1) "Il est impossible de dire à combien de vitesses différentes
se déplace une ville." Ferreira Gullar, *Poema sujo*

(2) "Une rue commence à Itabira, qui débouche dans mon cœur
/ Une rue commence à Itabira, qui débouche n'importe où sur
la terre." Carlos Drummond de Andrade, *América*

*"Des êtres parfaits, imprévus, s'offriront
à tes expériences..."*
Arthur Rimbaud, "Jeunesse", dans *Illuminations*

OH ! CE CHAGRIN DE L'AUTRE.

Tu l'avais abordé comme on accoste un continent
inconnu, voyageur sans ambages, sans désir de conquêtes,
avec ce brin de curiosité qui révèle la saveur des jours
convenus et des matins de petites semaines -

Ils s'étaient entendus dans le fracas des villes, reconnus
dans la bruine du soir. Ensemble, ils avaient des ardeurs
de jeunes fauves, l'indolence des impertinents. Ils des-
cendaient *les fleuves impassibles*¹ de leurs rires sauvages,
hissaient la voile triomphante des confidences dans la
houle des foules passives, le cap en bonne espérance,
sans tanguer jamais dans le tapage des retrouvailles.

Ils vieillissaient amis. Chacun son mât, traçant son sillage
sur les eaux profondes. Silencieux. Cependant les jours
aveugles écartaient les lignes de leurs vies, ils ne le
savaient pas. Et se découvrirent étrangers sans l'avoir
consenti.

Un chagrin le prit -

*Dans l'assaut des étoiles*², tu es inconsolé.

A-M. S.

(1) Rimbaud, *Le bateau Ivre*

(2) Aimé Césaire

Comme une matière faite de vides
dans lesquels je serpente.

Jetées tout autour de moi,
des nappes d'insectes ondulent et
palpitent :
entre lesquelles le vide - pareil à un bruit
pâle,
comme à la radio lorsque l'antenne
ne capte rien
qu'un énigmatique grésillement -
signifie l'absence de sens.

Soudain, la flèche - telle
un dieu qui provoque - d'un cri crève mes
écailles.

Ma vie, dessourdie, saigne.
Sa substance, que désormais blesse une
direction,
s'épanche et m'emporte : "Qui
veut donc que ma bouche, médecine, le
guérisse ?"

B. M.

Topkassi...

Espillière

22.23. IX. XII

Dix stances ... —

a. (comme alphabet... annoncer...)

Je me dis dans le silence de la nuit...
 Il se dit dans le vacarme de chaque jour...
 Savrons-nous ce que nous nous sommes dit?

b (bête...)

Chaque jour j'emprunte les transports en commun
 Chaque nuit il y a du silence de carrefour en carrefour
 Avons-nous les mêmes parcours?

s. (sauf...)

Sa langue n'est peut-être pas ma langue
 Ses maux sont peut-être loin de mes maux
 Va-t-il falloir crier pour être entendu?

o (origine...)

Son visage parle peut-être autant que ses lèvres
 Mon corps reflète mes moments de fièvre
 Le regard de l'un croîtra-t-il celui de l'autre?

d. (devoir...)

Nos emplois du temps figent nos indépendances
 Nos environnements réduisent notre liberté
 Les uns et les autres se vivent asphyxiés.

5. L'actualité se révèle véritable ras de marée
 Elle évacue toutes les habitudes
 Impose à chacun de surmonter sa solitude.

4. Celui qui empruntait les lvs
 Doit se convertir à la marche à pied
 Une occasion va peut-être émerger

3 Il faut maintenant s'ouvrir au public
 Au risque de perdre de sa densité
 Sans pour autant devoir s'effacer

2. Et sortir de son silence pour savoir s'écouter
 Soi-même. L'autre ne fait qu'écho.
 Mais même soi-même pour le refléter.
 Et me dévoiler.

1 Dans l'anonymat et le plagiat?

0. Seul le début a une fin.

Elle n'aime pas les tomates
Elle a peur des moustiques
Je ne sais rien d'elle
Je l'aime sans peser
Sans heurter ;
Sur ses jambes sans fin
Elle va où moi
Je ne sais pas ;
Je fais très attention,
Elle a 20 ans
Et moi
Je ne sais plus.

S.A.D.



JP

Intrusion

Le soleil se déplace avec la branche

Le corps dans l'attente
de la lumière s'immobilise

Tête fléchie sous le poids
du proche Pour vivre
goutte à goutte de rire
Encore Un peu

Avant
le saisissement de l'ombre

Va et vient

Pensées vacillantes
leurs robes cramoisies
couronnent les souvenirs

Tâcherons inutiles
à l'heure de l'abandon

Zone interdite

sauf :
aux paroles avouées

- casques et masques -
Comme un jeu dangereux

Tête penchée Au sol
les feuilles racontent
un autre chemin
Exit le corps ailleurs

Là
la force s'enracine
Au pied des croix

Celui qui ...

Celui qui avait un sourire aussi large que son cœur
généreux
Celle qui était si fragile et légère que je l'ai appelée "plume"
Celui qui était de la race de ceux qui s'en vont sur la mer
Celle qui de ses yeux verts lève les pierres et pose son regard
vers des horizons de paix
Celui qui transporte son piano dans les déserts, sur les falaises,
les lieux de guerre, les lieux de haine pour que l'amour, soudain,
se répande dans le silence des cœurs
meurtris
Celle qui dans sa nuit appelle ceux qui sont partis pour les
rejoindre très vite, très vite
Celui qui marche sur le chemin pour visiter sa vie et lui
donner du sens
Celle qui avait un regard si clair, si pur, qu'il accrochait
les étoiles
Celui qui sur le pavé tend la main, est ignoré, bousculé,
évacué parfois mais qu'on ne voit pas ou qu'il ne faut pas
voir
Celle qui est battue, violée, niée et qu'on accuse
Ceux qui s'émerveillent, les ravis, les simples, les naïfs
qui refont le monde
Celles qui sont et qu'on voudraient, ceux qui si, si, si...
Enfin
Celles et ceux qu'on appelle les enfants de la Beauté et
qui parlent d'Amour !

C. O.

À l'aube bleue des premiers jours
Bien avant les calendes romaines
Bien avant le déluge et l'Arche de Noé
Bien avant la pomme, le serpent
Le paradis perdu d'Adam et Ève

Un couple étrange traverse les millénaires
Se joue sans souci des fortunes de la terre
Affronte les glaces des aquilons
Indifférent aux fièvres des simouns
Aux parfums des primevères

Ce couple n'a connu ni carte du Tendre
Ni fiançailles ni noces ni amour ni haine
Il ne connaîtra ni joies ni chagrins
Ni lauriers ni épines ni anges ni démons

Les savants, les docteurs, les professeurs,
intrigués par ce couple rarissime
l'examinent, l'étudient, le dissèquent

On peut le rencontrer dans les forêts
Colonisant l'écorce des arbres
Parsemant ses couleurs verdâtres
Sur les granits des rochers
Prospérant sur le terreau et l'humus des clairières

Quelle secrète et mystérieuse alliance
Que celle de l'algue verte et du champignon
Nommée Lichen.

l'espace d'un matin de flamme
dans ta robe indienne accroupie

du bout des doigts
nous avons compté
les cailloux du ruisseau
les couleurs du papillon
dans notre miroir

le sang des pierres
le rire des aubépines
l'éclat du temps
se sont refermés comme un soir d'été
puis le silence de ton sourire
a soufflé la page

D.H.

pour Jean-Luc D.

** autour d'une photo d'été*

Diaphane enfant

(d'épaules dénudées
dans la bruine d'été)

hâtant un pas de vérité
À te rejoindre
(adulte
d'attente silhouettée)

Instantané à quai
pour le fleuve qui va

à l'horizon des mots pontés
et des lampadaires
qui veillent
Espace

(de langue métaphorisée)

C. B.

Octobre 2012

LIENS TÉNUS

tremblants dans l'infimmensité
de nos univers
atomisés

L'ÉTEIGNOIR SOÛL

ivresse du chaos
dont nous étions sortis
le néant béant

SPLEEN

rattrapé par la marée
d'une anxiété sourde
à vau-le-cœur

À L'ÉTROIT

se découvrir dans les parages
d'un pas grand-chose
à découvert

BRICRÉOLAGE

vous nous en allez déjà
dans les oublis
où tu te caches en moi

RUE DU BEC DÉPAVÉ

le ramasseur de mégots
sent le violon
un air de cahin-crachât



YB

"L'écriture ? Elle tient
dans le partage humain.
Un partage en profondeur
autour de questions telles que :
qu'est-ce qui fait un être humain ?
Qu'est-ce qui nous fait nous émerveiller ?
Qu'est-ce qui nous fait
nous révolter... ?"
P.L.

"Aujourd'hui, pour la première fois..."

Un entretien avec Pascale **LASSABLIÈRE**
animatrice d'ateliers d'écriture

cursif, ive :
adj. 1792 ;
coursif ; 1532 ;
latin médiéval
cursivus,
de currere,
courir.

I. Qui est tracé
à la main
courante.
"On appelle
cursive toute
écriture
représentant
une forme
rapide d'une
écriture
plus lente".
(M.Cohen),

Lettres
cursives.
Subst. La cursive.
V. Anglaise.
Ecrire
en cursive.

II. Fig. V.
Bref, rapide.
Style cursif.
(Le Petit
Robert).

cursives 
cursif, ive : adj. 1792 ; coursif,
1532 ; latin médiéval cursivus,
de currere, courir. 1. Qui est
tracé à main courante. "On
appelle cursive toute écriture
représentant une forme rapi-
de d'une écriture plus lente".
(M. Cohen). Lettres cursives.
Subst. La cursive. V. Anglaise.
Ecrire en cursive. 2. Fig. V.
Bref, rapide. Style cursif.

"J'œuvre actuellement dans le
secteur de l'alphabétisation
dans une association qui s'ap-
pelle Lire et Écrire. Pendant
huit ans, j'ai été formatrice
avec des adultes qui appren-
nent à lire et à écrire. Et pour
le moment, je travaille avec un
groupe d'apprenants et forma-
teurs autour de la question sco-
laire en lien avec l'illettrisme.
Pour moi, ..."

Pascale Lassablière : ... Pour moi, l'alphabétisation, qui entre dans le cadre de l'Éducation populaire, ne se réduit pas seulement aux apprentissages nécessaires pour savoir remplir un papier ou faire un calcul. Il s'agit, à travers la lecture et l'écriture, de comprendre le monde, d'avoir accès à ses droits, accès à la connaissance.

Filigranes : Est-ce dans ce cadre de l'alphabétisation que tu mènes des ateliers d'écriture ?

P.L. : Si je fais des ateliers d'écriture, c'est d'abord parce que je vous ai rencontrés, Odette et Michel, à l'occasion d'une formation organisée par *Lire et Écrire* à l'intention de son personnel. Je n'avais jamais entendu parler d'ateliers de création auparavant et l'idée d'en mener avec des adultes en grande difficulté avec l'écrit m'intriguait tout particulièrement. Par la suite, j'ai animé pendant 5 ans un atelier d'écriture avec un groupe d'adultes en alphabétisation.

Quelques années plus tard, aujourd'hui donc, j'anime environ trois ateliers par semaine : un premier avec des détenus en prison sur lequel on reviendra ; un autre dans un quartier populaire de ma ville, un atelier intergénérationnel pour lutter contre la solitude. S'y retrouvent des personnes qui vivent

seules, certaines ont peu ou pas de lien avec une activité sociale (chômeurs, personnes pensionnées, avec des problèmes de santé...). Nous avons également des jeunes d'une entreprise d'insertion. Les participants ont entre 19 et autour de 70 ans, en passant par toutes les dizaines ! Et enfin un troisième atelier, à la demande d'une petite association de Verviers (Belgique) qui accueille des primo arrivants.

Filigranes : Sur cette base, qu'est-ce qu'un atelier d'écriture pour toi ?

P.L. : Un mélange de plusieurs choses. Il s'agit d'entretenir une certaine magie, quelque chose de mystérieux qui fait que celui qui se met à écrire a soudain envie d'écrire de plus en plus. L'envie de mettre tout cela sur le papier, ne pas le garder pour soi, le partager. Donc lire ou être lu. Lire son texte devant les autres, c'est un moment extraordinaire et cela fait du chemin dans les esprits. D'un atelier à l'autre, d'une séance à l'autre, il se passe donc des choses dans l'esprit des participants et cette transformation-là, elle est passionnante.

L'atelier d'écriture, c'est aussi un accès à la culture, à la philosophie, au livre, à la peinture. Quand j'ai commencé avec vous, vous apportiez, vous aussi, toutes sortes de matériaux en écho

avec votre vie, votre expérience professionnelle, vos lectures. Dans les dispositifs que vous mettiez en place, tout le monde faisait évidemment des liens. La culture n'est donc pas réservée aux artistes ou aux érudits et son accès doit toujours être ouvert. L'écriture en atelier, ce sont aussi des consignes. Chacun est libre de se positionner par rapport à elles. Il arrive que certains n'écrivent pas et veulent uniquement peindre. Cela ne me pose pas de problème. Une consigne, ce n'est rien d'autre qu'un chemin. On peut aller dans le pré d'à côté, prendre un autre chemin, ou garder celui-là et courir, ce qui est intéressant c'est ce que cela produit, c'est le travail qui est fait.

Filigranes : Penses-tu que l'écriture, mais aussi les arts plastiques puissent compenser ou panser les plaies de la vie ?

P.L. : Je ne sais pas si cela panse, mais celui que j'ai en tête, c'est un apprenant que je connais depuis 10 ans et qui, un jour, m'a dit : "moi, c'est avec les ateliers d'écriture que j'ai commencé à aimer l'écriture !" Il était en grande difficulté et il ne voyait pas beaucoup de progrès arriver. Or, avec l'écriture, une chose magique s'est opérée. Non seulement il a acquis de la technique (césure des mots, un écrit qui devient lisible), mais également il s'est mis à écrire seul des poèmes. Cela l'a rendu plus sûr de lui, fier même, et il s'est réalisé.

Il travaille à présent comme éboueur. Il continue à fréquenter l'atelier d'écriture, celui qui se passe en ville le jeudi matin, il arrive en habit de travail ! Pour lui, écrire est presque devenu une raison de vivre...

Panser ? Compenser ? À y réfléchir, j'ai du mal à répondre à cela. Certainement parce que je ne considère jamais les personnes comme des êtres frappés de blessures familiales ou sociales, mais comme des humains qui font un chemin. Moi aussi j'ai des blessures, moi aussi je fais un chemin et je me sens en communion avec eux. Il y a du plaisir dans l'écriture ! De la transformation ! L'envie de donner le meilleur de soi ! C'est ce qui m'intéresse.

Filigranes : Parle-nous à présent des ateliers que tu mènes en prison dans le cadre de Mots'Art, l'activité que tu as créée.

P.L. : Pour les prévenus avec lesquels je travaille à présent, l'atelier est devenu un rendez-vous. Au départ, c'est "une occupation" au même titre que d'autres occupations qu'ils peuvent choisir. Je travaille en lien avec l'éducatrice de la prison qui propose également un atelier guitare, des séances de ping-pong... Maintenant, les participants ne disent plus : "je vais à l'atelier d'écriture" mais à **Mots'art**. Il y a là bien plus qu'une "occupation". Cela se joue dans le relationnel, mais aussi dans un partage singulier, celui de l'écriture. L'écriture

redonne vie, intérieurement comme vis à vis de l'extérieur. Petit à petit les participants ne voient plus de la même façon, ni leur propre vie, ni le monde. C'est là une transformation qui m'étonne et m'échappe, et pour laquelle je n'ai pas d'explication.

Filigranes : En quoi réside la différence entre "Mots'art" et la vie quotidienne de la prison ?

P.L. : Peut-être dans le fait que l'écriture joue comme une évocation, une chose que personne ne pourra jamais leur prendre et qui tient dans le partage humain. Un partage en profondeur autour de questions telles que : qu'est-ce qui fait un être humain ? Qu'est-ce qui nous fait nous émerveiller ? Qu'est-ce qui nous fait nous révolter ? Le partage, c'est aussi la découverte qu'on a, avec d'autres, des préoccupations communes telles que la famille, la nécessité de maintenir avec elle un lien à tout prix, de continuer à en parler même quand on en est séparé, ou quand elle vous a abandonné ou qu'elle a été violente.

Quant aux personnes que je vois dans mes ateliers en ville, il n'est pas rare que les personnes se retrouvent ensuite en dehors même de l'atelier.

Filigranes : Peut-on, en prison, aborder n'importe quel thème, n'importe quel sujet ? As-tu déjà essuyé des refus ?

P.L. : Non, pas de refus. Il est, certes, arrivé qu'en cours d'atelier certaines discussions surgissent à propos de la détention, ou de la vie carcérale. Souvent la réaction des prévenus est de dire : "Là on est à **Mots'art**". Arrêtons. De ces sujets, on en parle assez tous les jours".

Pour être plus précise, j'insiste sur le fait que je n'aborde dans les ateliers d'écriture que des questions *larges*, des questions existentielles : qu'est-ce que la transformation ? Ou que signifie "rater" ? Donc, on ne va pas parler directement de thèmes tels que la violence par exemple, mais certaines choses vont pouvoir se dire à cette occasion.

Filigranes : Un participant peut-il tout dire dans un atelier d'écriture ? Peut-il tout écrire ?

P.L. : Je n'ai jamais eu de problème avec cela. Je n'ai jamais rencontré une personne qui aurait voulu régler des comptes avec une autre à travers l'atelier d'écriture. À partir du moment où chacun comprend qu'il doit respecter l'autre au sein de l'atelier, il peut écrire ce qui est important pour lui, c'est parfois un désespoir très noir. L'écrire, c'est aussi voir d'un œil nouveau ce qu'on est en train de vivre et cela permet de rebondir, un peu plus tard peut-être, sur autre chose.

«Des poètes et des coquillages »

Je suis assis sur le sable...

Je regarde les enfants jouer...

Je viens d'où!?

Coquillage jeté... après avoir été mangé!!

Et maintenant je ne vois que ça.

En fait j'ai un trou...

Je ne sais plus comment continuer l'histoire...

*Peut-être que le plus grand service qu'un individu puisse rendre
au pays, et à la race humaine, est d'élever sa famille.*

Alors là, je dis «!CHAPEAU!»!!

René Berger

Coquillage, d'où tu viens, je ne le sais.

J'imagine que tu pourrais venir du magasin,

*De l'étal du poissonnier, de la plage, d'un pays
lointain...*

Tu me fais rêver d'évasion,

De libération,

J'évacue ma frustration,

En rêvant de ton long voyage...

Pour enfin te retrouver

Enfermé avec moi.

Au bout du conte... il te pousse des pattes

Ce qui t'entraîne en vacances

Plus près des poissons...

Vincent Schmitz

Un début de vie chaotique,

Secoué par les rouleaux des vagues

Les trous et tâches indélébiles de l'abandon,

Mais sur son dos, accueille et aide des bateaux,

Espérant ainsi faire oublier tous ses fardeaux,

Puis lors d'une ligne très bien marquée,

D'une vie de merde enfin débarqué,

Pour un nouveau départ très remarqué.

Sébastien Grand-Jany

Un coquillage sur la plage

J'imagine les vacances et le soleil

Des vacances que je souhaite longues et chaudes

Sans foulard.

Fernando Ricci

Filigranes : Penses-tu qu'il puisse y avoir ici ou là une forme d'autocensure ?

P.L. : Non, quand ils ont vraiment envie de dire quelque chose, ils le font. En revanche, ils mettent du temps à croire à leurs écrits. Ils me disent : "Tu vois, j'ai écrit un petit truc, mais c'est rien." Ils ont surtout une image très dévalorisée d'eux-mêmes.

Filigranes : Quelles sont les premières paroles que tu leur dis ?

P.L. : D'abord, que l'on va faire de la poésie. Que l'on va aussi écrire sur ce que nous faisons, car nous avons des moments d'arts plastiques. Et que tout le monde est capable d'écrire ! Bien sûr, que l'on ne fera ni grammaire, ni conjugaison, même si, à la demande, on peut en parler autour d'un ou deux textes. Je leur dis surtout qu'il s'agira d'écrire ce que l'on pense.

C'est vrai, cela interpelle les personnes. Mais cette année j'ai beaucoup plus de facilité, car les ateliers sont à présent connus. Les écrits que nous avons produits l'année dernière, et que j'ai montrés, ont interpellé les nouveaux venus.

Filigranes : Et l'administration pénitentiaire ? Quelle est son attitude ? Lit-elle les textes ?

P.L. : L'année dernière, je travaillais en collaboration avec l'association SAD "le service aux étenus". C'est un service externe présent dans pratiquement toutes les prisons la Communauté Française de Belgique. Cette association travaille avec des pouvoirs subsidiaires et produit donc un rapport d'activité auquel j'ai contribué. Cette année, je suis en lien direct avec l'éducatrice de la prison. Nous avons eu récemment une demande de l'administration pénitentiaire pour que nous disions en quoi consiste l'atelier d'écriture. Nous avons fait une description des visées de l'atelier et de quelques dispositifs. L'éducatrice m'a dit que son interlocuteur avait été surpris par la précision de la description... Cela ne va pas plus loin.

Filigranes : Les textes produits sortent-ils de l'atelier ? Circulent-ils dans la prison ?

P.L. : *A priori*, les écrits restent dans l'atelier. D'une séance à l'autre, je saisis tous les textes et je les accompagne des productions plastiques que j'ai photographiées. La semaine suivante, je redonne à chacun l'ensemble des productions en photocopies couleurs. Si une personne souhaite partager ses textes, les montrer par exemple à une assistante sociale, à un avocat, la décision lui appartient. Voilà la règle.

Quand *Filigranes* nous a invités à envoyer des textes et sachant que le numéro traitait de la relation à l'autre - un thème que nous abordons beaucoup - la proposition d'y répondre favorablement a été très bien accueillie. L'idée de montrer à l'extérieur que les personnes incarcérées, des prévenus ou des détenus, sont aussi des êtres humains, cela a vraiment plu ! Ils ne s'attendaient pas ensuite à voir tous les textes publiés. Mais surtout, ils avaient envie de faire passer ce message-là.

Du coup, cela a provoqué l'envie de lire de la poésie. "Nous allons être lus par des personnes qui lisent de la poésie. Ce n'est pas n'importe qui !" D'où la grande fierté de se sentir à la hauteur d'une revue de ce type. Puis, quand vous avez précisé que par la suite vous souhaitiez recevoir d'autres textes de nous, cela a provoqué bien des réactions : "Cette idée m'a torturé la tête, j'ai eu plein de choses qui me sont venues" et "C'est quand le prochain *livre de poésie* ?". Dans la foulée, on m'a lancé un appel pour un nouvel atelier dans ce sens.

Pour eux, la poésie, c'est "la belle langue", or les textes que j'apporte et que nous lisons ensemble, ce ne sont pas que "de beaux textes" bien rimés, bien cadencés. C'est souvent proche du quotidien (Julos Beaucarne par exemple). C'est de l'engagement, de la musique.

Eux, ont envie que tout cela leur devienne accessible. L'un d'entre eux lit Victor Hugo notamment.

***Filigranes* : Qu'est-ce qui, de ton point de vue, caractérise la vie en prison pour ces personnes ?**

P.L. : L'enfermement, bien sûr, la privation de liberté. Beaucoup sont issus de milieux souffrants, défavorisés, vivant des situations tellement problématiques qu'ils ont parfois choisi des voies dangereuses. Les ont-ils choisies ? Pas vraiment. Je me souviens d'un jeune détenu l'an dernier qui disait avoir été mis à la porte de chez lui. Sans rien à manger, il a commencé à voler, un peu, puis de plus en plus, pour finalement tomber dans des circuits beaucoup plus dangereux, plus déviants. Quand on a le sentiment qu'il y a une énorme injustice par rapport à un système qui n'est plus viable, dans lequel on ne sera jamais personne... alors l'écriture fait soudain exister.

Ce qui est difficile avec la prison, c'est le cadre. Les couloirs, les clés, les barreaux, les demandes d'autorisations. Tout nous rappelle la privation de liberté.

« UN FIL POUR TRAVERSER LE MONDE... ET LA VIE »



J'ai choisi de vivre d'une certaine manière, à un moment de ma vie sans me soucier des conséquences. J'ai choisi la vie facile sans me demander à quel prix je la vivais. Et seulement aujourd'hui je me rends compte que c'était un choix égoïste, pour quelques instants de bonheur, quelques sourires que je leur ai offerts. Maintenant ils doivent en payer le prix, sans jamais l'avoir choisi. Et de leur père, frère, enfant sont privés les êtres qui me sont les plus chers. Toi qui lis ceci, prends conscience des richesses qui t'entourent dont la plus grande est la famille. Ces personnes qui te sont chères ont une vie éphémère. Alors si tu dois choisir, essaye de ne pas penser qu'au bonheur, car la vie c'est " de malheur pour # de bonheur... et le tout est de savoir profiter de ces instants qui, même sans argent, peuvent être très grands.

Bernard Baltus

Ne venez jamais en prison

Ne fumez jamais de la came

Et n'oubliez jamais de dire « je t'aime » à vos proches.

Pourquoi ?

Parce qu'un accident est très vite arrivé

Mais il ne faut pas le dire si on ne le pense pas

Une famille on n'en a qu'une

Je dis ça car moi j'ai 19 ans

J'ai un enfant

Et je n'ai jamais dit « je t'aime » à ma famille

Et si je les perdais

Je m'en voudrais.

Maxime Briamont

- Je suis grimpé là-haut
- Car c'était mon heure.
- J'ai fait tout pour me sauver de ma maladie
- J'ai fait tout pour survivre
- Car j'étais heureux avec ma famille, mes proches.
- Mais Dieu me voulait.
- Voilà.
- J'espère que Dieu veillera sur ma famille,
- J'espère que ma femme et mes enfants seront heureux.
- Gros, gros bisous à tous.

Steve Schyns

Évasion colorée

Après avoir vu ces couleurs,

Une évasion colorée m'est apparue

Un délire de couleurs dans ma tête

Un instant de bonheur en géométrie

Un souvenir de mes enfants débutant dans la peinture

Un peu de couleur dans le noir de ma vie.

David Verbeeck

Je veux vivre ma vie en toute simplicité.

*Je prends des risques tous les jours en sortant.
Je suis capable de faire l'impossible.
On n'a jamais vu de funambule comme moi.
Mon monde est dangereux,
Mais il vaut la peine de le vivre.
Je n'ai pas peur de tomber,
Parce qu'on m'a toujours appris à me relever.
Je grimpe là-haut,
Pour dire que je reste seul maître de mon destin,
et le capitaine de mon âme.*

Mustafa Koç

- **Le monde meurt...**
- L'individualisme fait figure de proue.
- Protège-toi et préserve ta famille,
- Protège ta famille et préserve toi...
- Si tout le monde s'attelait à agir de la sorte,
- Un deuxième souffle à cette terre serait donné...
- Une vie meilleure pour beaucoup d'entre nous,
- Et une nouvelle route vers l'espoir serait en construction.
- Plus d'actes censés, pour plus de bonheur,
- Moins de bêtises commises, pour moins de malheur...
- Je vous souhaite le meilleur.

Fred Ansay

Dans ce monde minable,

*Où tout est régi par des pickpockets aux ongles de rapaces
Qui se prennent pour des Robins des bois.
Dans ce monde inhumain
Où tous courent après des bonheurs avec date de péremption
Dans ce monde dangereux où on ne veut devoir rien à personne
On marche sur un fil.
Dans ce monde où comme un funambule entre le libre et l'interdit
Je me croyais indestructible
Je suis tombé.
Maintenant, dans ce désert à traverser
Où le temps n'existe pas,
Il nous faut persévérer
En attendant la liberté
Au bon vouloir de ceux qui ont les clés.*

Bertrand Gilles

« UN FIL POUR TRAVERSER LE MONDE... ET LA VIE (SUITE) »

Traversée

Équilibriste à mes heures perdues,
je jongle entre les « échecs! » et les réussites de ma vie.
Tantôt noir, tantôt blanc,
Il ne faut pas oublier de dire "je t'aime" à nos enfants.
La vie est faite d'épreuves positives et négatives,
De moments de joie et de tristesse.
Mais il n'y a pas d'échecs,
Il y a juste des apprentissages.
Persévérer est la meilleure des solutions,
C'est la clé de toutes les prisons.
On apprend de ses erreurs,
On tire les leçons du passé
Pour un présent plus serein et un avenir aux couleurs de l'arc en ciel
N'oubliez pas, on n'a qu'une vie, elle est déjà si courte!!
Chaque seconde de bonheur,
Si petite qu'elle soit,
Est une heure de gagnée vers la joie de la liberté intérieure.
Jacqueline Piette
(Éducatrice de la prison, qui participe à l'atelier)

J'aimerais vivre libre,

Libre d'aller où je veux comme un oiseau au gré
du vent,
J'aime la simplicité et l'espace.
Je vis comme un funambule au delà des limites,
Car je déteste ce système de consommation.
J'ai la haine de tout pouvoir,
Mais j'aime ma vie et ne regrette rien !
Sébastien Ricci

Filigranes : Pourquoi le passage par les arts plastiques ?

P.L. : Les participants démarrent souvent avec cette affirmation : "Moi je fais de l'art, et si ça valait des millions ?" Même en plaisantant, la question de l'argent arrive toujours sur le tapis. C'est en fait celle de la valeur : est-ce que ce que je fais vaut quelque chose ? Ceci aussi : "On se sent un peu comme des enfants". Comme

ils me voient peindre, ils considèrent que "si même celle qui anime le fait, alors ce n'est peut-être pas n'importe quoi".

Pour moi, l'intérêt des arts plastiques est aussi ailleurs. Comme nous travaillons sur des thèmes "larges" tels que l'existence, l'audace, l'indocilité, c'est intéressant de voir comment ils transforment cela en couleurs, en formes, en sculptures.

L'aquarelle "rebelle" (*Pratiquer le dialogue arts plastiques - écriture*, que vous avez publié à cinq) par exemple, voilà quelque chose qui marche à fond ! "Tiens donc ! Il y a une matière qui est comme nous, qui est aussi un peu indocile, qui ne veut pas rentrer dans les rangs, qui serait presque un peu délictuelle !" C'est une découverte et ce qui paraissait être du "n'importe quoi", s'avère être bien intéressant.

Quand, la semaine suivante, ils reçoivent les traces de leur travail mises en page en couleur, tout change. À la question : "Cette production, c'est moi ?, je leur réponds : "Oui, c'est toi !". J'entends alors : "je ne savais pas que je pouvais écrire ça".

Filigranes : Tu mènes des ateliers d'écriture dans des lieux très différents : la prison, les quartiers, des groupes intergénérationnels et donc mixtes... penses-tu pouvoir étendre un jour les ateliers aux gardiens ?

P.L. : C'est difficile, car ce qui nous dépasse, c'est qu'il s'agit là du contexte d'une prison, et donc d'un établissement qui, suite à un jugement, s'occupe de l'écartement de la société par la privation de la liberté d'être citoyen. Dans ce cadre, les détenus et prévenus sont des hommes qui dépendent d'autres hommes, de ceux qui, au quotidien travaillent au maintien dans les cellules, veillent à ce que les détenus ou prévenus purgent leur peine, les gardiens.

Savoir si, un jour, on pourra lever cette barrière séparant des hommes d'autres hommes, je ne sais pas. En tout cas, la publication de l'année passée, des gardiens l'ont appréciée, et certains l'ont achetée, c'est le signe d'un rapprochement pour se voir autrement, de part et d'autre.

Filigranes : Est-ce que tu parles aux détenus du "tous capables" ?

P.L. : Tout le temps. Tout le temps. Et je dis souvent que les textes qu'ils écrivent sont puissants. "Puissants, se demandent-ils, mais qu'est-ce que cela signifie pour l'écriture ?" D'abord, ils rient, puis le mot fait son chemin dans les têtes. Je leur dis aussi que je parle d'eux à l'extérieur, que d'autres personnes lisent leurs textes et qu'ils les trouvent beaux.

Filigranes : Les participants peuvent-ils garder leur production, avoir un dossier ? Comment cela se passe-t-il matériellement ?

P.L. : Ils n'ont pas toujours le droit de conserver leurs productions plastiques mais le souhaitent ! Ils disent (à l'éducatrice ou à moi) : "Est-ce que tu peux me les garder dans un petit coin ? Quand je sortirai de prison, j'aimerais bien les emporter".

J'apporte donc tout le matériel. Je viens avec un gros sac, mes peintures, mes pinceaux, mes feuilles, mes brouillons, mes stylos Bic. Eux gardent les photocopies.

pies car c'est du papier et ce n'est pas dangereux. Je leur donne des dossiers souples pour archiver ce qu'ils ont fait. Et j'apporte du chocolat.

Filigranes : Justement, quels rituels installes-tu ?

P.L. : Le chocolat, c'est un rituel. On a chacun un morceau. On parlait du plaisir d'écrire, cela en fait partie : c'est le plaisir de partager quelque chose. Et ce qui est amusant, c'est de voir qu'il y a toujours un des participants qui s'approprie la chose, qui ouvre la boîte, qui distribue...

Filigranes : As-tu le sentiment que, d'atelier en atelier, les personnes entrent dans une démarche de pensée ?

P.L. : Au départ, pour certains la pensée c'est flou et loin. Deux exemples. Le premier, un jeune de 19 ans, qui a écrit un jour "depuis que je viens à **Mots'art**, je me sens mieux et capable de m'exprimer sur tout". Pour lui, ce "tout" était jusque-là tellement confus, impossible à décortiquer, indigeste, impensable au sens propre du terme. Le second, c'est celui d'une personne qui, à propos de l'aquarelle, a écrit : "Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai fait de l'aquarelle. Si j'avais été libéré, je n'en aurais certainement jamais fait, parce que avec ma femme, mes quatre enfants, j'aurais eu bien d'autres choses à faire !". Pour moi une démarche de pensée c'est prendre conscience des choses en s'en décollant, en prenant

de la distance, regarder de loin, puis de plus près, puis de nouveau s'éloigner, et mettre les mots sur les différents points de vue.

Filigranes : Finalement quels buts te fixes-tu dans l'animation de tes ateliers et qu'est-ce qu'une "relation" de qualité ?

P.L. : Ce que je cherche vraiment, c'est rencontrer les personnes, et qu'elles se rencontrent elles-mêmes. L'écriture est un chemin qui me passionne, qui est tellement fort. Il en existe certainement d'autres, mais ce que je cherche, ce sont des pratiques qui nous transforment, qui nous font prendre conscience que nous sommes tous des êtres humains, vivant sur une même terre, quoi que nous ayons fait, d'où que nous venions, quelles que soient nos perspectives.

Cela m'apporte de la joie de vivre, du bonheur à me lever le matin, de l'excitation à chercher des idées, la découverte de plein de livres, d'expos, d'artistes sur Internet et aussi, dans les musées, les galeries. Quand il y a de l'authenticité, de la confiance, quand on arrive à être soi sans avoir peur, qu'on reconnaît l'autre dans ce qu'il est, sans essayer de porter d'abord un jugement, alors moi-même, je me vois différente et j'apprends beaucoup. Voilà ce que m'importe.

**Entretien réalisé
en novembre 2012 par
Odette et Michel Neumayer
sur des questions collectivement
préparées en séminaire.**



YB

Dire l'aube

Que te dire, toi enfant
ton corps est doux, tes boucles noires
tes yeux profonds
être simple
que te dire, de cette simplicité qu'on a oubliée
de ces instants nourris
de ces saveurs parfumées

recevoir un peu de lumière sans s'offusquer
pétrir le pain en pensant à toi
découper chaque élan, chaque fruit
pour mieux le garder
pour cerner le vide
revenir à chaque pas à ce corps qui te regarde et t'attend

l'aube toute entière déborde de ce visage encore endor-
mi
accueillir chaque goutte d'eau
ce chant comble l'espace qui nous sépare
la terre lointaine se fait proche
les prunes et les figues remplies de miel
une douceur s'échappe
être là, le corps se tait et se réveille autre.

T. A.

Lettre à mon fils

Le Signe des Dieux frappe à ma porte sans que je l'ai invité et tu me tombes dans les bras et tu tombes à terre.
Plus de communication. Mon fils. Mon cœur de mère. La vie. Le repas qui s'arrête. L'insouciance envolée.
Continuer.
Accepter à défaut de comprendre. Ne pas juger. Ne pas questionner.
Chasser pourquoi, comment, seulement être à côté.
Et l'envie de hurler.

Je le vois bien à la télé, et je lis le journal, les hommes sont fous.
Des fois, je les déteste.
Des fois, je les aime et toi je t'aime.
Mais je ne peux rien contre les éclairs qui t'habitent.
Des fois, j'y crois. C'est la dernière fois.
Des fois, je doute des hommes et de toi.

L'herbe pousse trop haut dans le jardin, les enfants poussent trop vite.

Mais quand ton orage intérieur s'est apaisé, que les vents se sont calmés, la vie reprend.
Maladroite comme mes tourments.
Et j'écoute la radio quand passent les infos.
Des fois, les hommes je les hais.

Pour oublier, il existe un refuge. Un poète me dit :
« *Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque...* »
Alors j'écris comme pour m'envoler dans le bleu du ciel.

Et puis le chat s'éclipse dans le jardin de la voisine et la voisine, par-dessus la haie m'offre une gigantesque pile de crêpes. Probable que tu en engloutiras quelques-unes, demain.
Demain, peurs et promesses. Demain.
À la rencontre d'autres gens, d'autres destins, d'autres livres, d'autres projets, d'autres...
"...et va vers ton risque.
À te regarder ils s'habitueront*."
C'est la fin de la phrase, du poète.
Mais moi ? Est-ce que je m'habituerai un jour à te voir tomber ?

Il y avait ton père, il y avait ton petit garçon, nous nous sommes mis à trois pour te relever.
Pas facile à raconter.

* René Char

J. A

*Un léger voile au fond des yeux
un léger voile dans la voix
un léger voile sur le cœur*

Dès que sonne la fin du cours vous attendez que je sois seul
Vous hésitez avant de dire "À la sortie de vendredi je compte bien
mettre mon voile" et et vous ne vous sentez pas bien
Comment construire l'avenir dans un monde si différent
Comment satisfaire ce Dieu qui vous aide et qui vous protège
Cette obligation vient de lui dites-vous sans l'ombre d'un doute

*Un léger voile au fond des yeux
un léger voile dans la voix
un léger voile sur le cœur*

Mais moi contrairement à d'autres je me tais les lèvres me brûlent
Je n'ai aucune prétention surtout pas celle de vous dire "Je sais ce
que Dieu veut de vous"
Qu'est-ce que Dieu attend de moi et de chaque être en général
Je n'ai pas plus la prétention de déclarer que vous et moi
avons raison de croire en lui
Celle encore moins d'assurer qu'ils ont certainement bien tort
tous ceux qui ne sont pas croyants

*Un léger voile au fond des yeux
un léger voile dans la voix
un léger voile sur le cœur*

Tout en vous écoutant parler je m'interroge seulement sur celui que
vous comme moi désignons par ces quatre lettres
la façon dont chacun des deux l'évoque et se le représente
Sur quels sentiments lui prêter là où il est s'il est vraiment
Avec tout ce qu'il a à faire des prières montées vers lui
de toutes parts en toutes langues
Il doit porter plus d'intérêt au fond de nos cœurs et de nos âmes
Qu'au bout de tissu symbolique posé sur une tête pure ou plié
tout au fond d'un sac
Car il agit tout à l'inverse de nous quoi que nous en pensions
ô pauvres mortels que nous sommes

*Un léger voile au fond des yeux
un léger voile dans la voix
un léger voile sur le cœur*

À nous battre avec nos vieux doutes nos si cruelles illusions
nos ambitions ostentatoires
De passer près tout près de lui pour meilleurs que le sont nos frères
Cela bluffe ou même impressionne agace parfois nos comparses
Nous attire souvent leur haine mais peut forcer l'admiration

*Un léger voile au fond des yeux
un léger voile dans la voix
un léger voile sur le cœur*

Dieu lui s'il est ce que je crois demeure au-dessus de tout ça
Reste à savoir plutôt que croire qui nous voudrions satisfaire quand
nous suivons tant de préceptes qui ne servent vraiment à rien d'aut-
re qu'à nous écarter nous montrer différents des autres
plutôt que de nous réunir plutôt que de nous rapprocher
dans d'innombrables points communs
Oui tous les humains se ressemblent je ne sais rien
je crois c'est tout

*Un léger voile au fond des yeux
un léger voile dans la voix
un léger voile sur le cœur*

Derrière chaque idée un livre derrière le livre un auteur
non je ne voudrais pas confondre
Notre foi et la religion, la religion et certains textes et certains
auteurs, ces auteurs et leur propre Dieu,
l'enseignement public nous aide à ne pas faire l'amalgame
En cela il nous fait grandir c'est pourquoi il est respectable
et nous allons le respecter
Mettre un foulard sous sa bannière
ce serait comme le renier ce serait même l'injurier
Voilà pour toutes ces raisons ô perle rare des élèves je vais devoir
vous refuser

*Un léger voile au fond des yeux
un léger voile dans la voix
un léger voile sur le cœur*

À la sortie de vendredi la faveur de venir voilée

J.-J. M.

3^{ème} partie
En héritage

Nous appartenons aux arpèges du monde

Nous ne sommes rien, ils nous le disent, ils nous le montrent, ils nous l'inculquent. Mais ils redoutent ce rien car ils savent que nous sommes presque tout. Nous sommes la zone, la bande, la meute, un coin de territoire, un déni d'histoire, le bout du ban, le lieu banni, l'envers de l'endroit. On nous tient pour dérisoires, on nous a en horreur, nous serions l'erreur à peine humaine, moins que la laine du mouton, moins que la lie...

Pourtant, chacun de nous se dit : je vis ici, je vis la vie au village de ma ville, dans ce quartier libre où nous marchons à la Prévert sans képi sur la tête, nous sommes l'écart généreux, la fraction au dénominateur humain, nous sommes le semis de mystère, la rime intime qui relie chaque fils à sa mère, chaque rive à l'océan, chaque fièvre à son sang. Nous sommes parfois écartelés entre racket et barbelés, nous sommes parfois traqués comme racines cariées, nous sommes parfois tentés de rentrer dans le rang, de suivre le milieu...

Nous oublions parfois d'où nous venons, de la boue, de la glèbe, d'un sol à bâtir, d'une terre à cultiver. À nous de demeurer debout, levés comme des drapeaux sur ce coin de misère ; nous oublions parfois de vivre à la mesure de nos pas, nous nous voudrions actionnaires, nous ne sommes qu'actionnés ; nous nous voudrions propriétaires d'un état en ébriété, nous ne sommes que locataires d'une terre et pas ses héritiers. Il nous faut décider d'habiter ensemble faute de quoi les sans-abri, les sans-logis, les sans-habits, seront notre avant-garde honteuse... Soyons épis de blé dressés dans la noble fierté de côtoyer seigle et sarrasin, œillets ou coquelicots tatoués aux couleurs de nos peaux.

C'est pour nous, filles et fils d'arlequins, que je cherche au fond de moi, les trois mots les plus fous. On nous a si souvent pris pour des pantins, des guignols, marionnettes ou polichinelles, nous reléguant dans les bons jours aux rôles de bouffons, pitres ou zouaves et dans les mauvais jours, aux rôles d'épouvantails, vampires, croquemitaines

ou terroristes. Baladins d'aujourd'hui, troubadours de toujours, cherchant zénith sur chaque butte, héros de la rampe, nous sommes les descendants d'Auguste, Césars des esplanades, Rois des coursives, miraculés des ruelles et des impasses. À chaque seconde, nous funambulons sur le fil de l'existence, jouant la comédie humaine sans cours d'art dramatique, avec le charme simple de celui qui n'a d'autre carte en main que son mal de vivre et ses mots pour écrire le drame de son destin. Virtuoses de l'escamotage du chagrin, nous donnons toujours le change, cachant sous le grotesque et le cocasse, notre concassé de larmes. Nous dansons plus que de raison, emportés dans le gigantesque tourbillon du fatum quotidien, nous demandant toujours de quel côté de l'assiette, il nous faudra manger.

Pourtant, nous sommes bien des ogres de tendresse, des titans jongleurs de planètes, et si nous sommes un peu casse-cou ou cascadeurs, c'est que l'on est naïf et que l'on croit que le trésor est toujours là-bas, ailleurs, de l'autre côté du périph, de l'autre côté de la rocade, la ligne de démarcation, le segment invisible ou seulement visible de l'intérieur de la tête. On nous dit sans conscience, mais nous avons la science du lendemain, nous sommes des voltigeurs solidaires enserrant dans leurs poings la désobéissance comme ultime porte-chance. Il arrive qu'on entende les sirènes, on sait que la mer est loin, on se serre contre le sein d'une sœur ou d'une mère, laissant les loups hurler lorsqu'ils entrent sur le parvis.

Pas de critère pour notre volcan, pas de fusion dans notre carrière, on nous promet la désintégration, on nous lessive à haute pression, on serre la vis, silence radio sur la misère, on nous sert l'insupportable, on nous sévise public. C'est sûr, nous ne sommes rien, ils nous le disent, ils nous le montrent, ils nous l'inculquent.

Pourtant, nous, nous savons que nous appartenons aux arpèges du monde, à sa portion harmonique, à sa ration mélodieuse. Nous savons que le bruit et sa fureur ne sont jamais très loin, toujours dans les parages d'une humanité à arracher à sa part fallacieuse, son lot illusoire qui tient pour bonheur, plus que le partage, l'espace clos et réducteur, la fausse piste aux étoiles des places boursières, des palais princiers et autres palaces de ces maîtres

de paille. Trop longtemps, ce venin d'avenir s'est instillé en nos veines, nous réservant des suites sous somnifères. Sous le vernis, sous les paillettes, l'hiver mental a servi son no futur glacial et nous l'avons gobé sous le regard goguenard des hussards du capital.

C'est pour nous, aujourd'hui, filles et fils d'arlequins, que je cherche au fond de moi, les trois mots les plus fous que nos ancêtres ont inventés il y a quelques milliers d'années, que nos arrière-grands-pères scandaient à la Bastille ou à Valmy, les rassemblant tous les trois au fronton des mairies, les trois mots les plus fous que nos grands-parents chantaient pour le Front Populaire, et pour lesquels nombre de nos pères et mères ont lutté dans le siècle passé.

Car, s'il y a une chose dont je suis bien certain, c'est que chacun de nous s'invente une vie neuve à la lisière de ce vieux sillon que d'autres ont tracé dans l'utopie fertile des années soleil ; ils nous voulaient reflets d'une humanité enfin adulte, débarrassée d'un passé de gangrène et de haine. Nous sommes seulement frères, hirsutes et batailleurs, colériques et accrocheurs, susceptibles et querelleurs, partageant plus que le pain, plus que l'argent, partageant quelque chose que n'auront jamais les possédants, la solidarité, dans le défi chaque matin de demeurer vivants...

Y. B.

Discours de Grenoble - 15 avril 2012

Le temps de la plume

La main va moins vite que la pensée, peu à peu les lettres se déforment, se réduisent à l'état d'esquisses, illisibles, même pour moi, les idées courent, s'envolent. Après je dois m'appliquer, recopier au propre, tracer les mots d'une écriture la plus régulière, la plus rangée possible, sinon la plus belle ; puis vient l'ordinateur : à chaque étape je modifie, j'ajoute, je barre, je retranche.

C'est que je n'ai pas la chance d'être Consul, moi. Pas la chance de disposer d'un secrétaire particulier à qui dicter mes phrases.

J'aimerais créer (prétention divine), produire (aspiration matérialiste)... un roman. Mais je n'y arrive pas. Je n'ai certes pas le talent d'un Stendhal. Et d'un. Je suis sans cesse interrompue. Et de deux. C'est que je travaille, et que je ne peux pas dire : je n'y suis pour personne, porte close pendant plusieurs semaines.

Double problème, manque de loisirs et panne d'inspiration. Un poème, un petit poème, une main levée dans l'espace, un instant d'euphorie... il est fini, tandis qu'un roman... l'euphorie ne saurait m'accompagner durant des semaines, des mois... l'ennui arrive ! Je songe à Flaubert qui suait, biffait, raturait sans cesse... à Balzac, ce forçat de la plume, je ne dis pas qu'ils ne m'intéressent pas, seulement je leur préfère dix fois, cent fois, mille fois Stendhal et surtout l'un de ses romans *La Chartreuse de Parme*, écrit comme une longue improvisation, d'un jet, d'un seul, d'une unique inspiration indéfiniment filée, un roman qui s'élance, galope, une œuvre légère, sans la moindre description superflue, un ouvrage fin comme une aquarelle, vaste comme une fresque ; à l'instar des peintres japonais, il lui suffit d'un trait pour évoquer une montagne, de quelques lignes pour camper un décor, l'histoire va bon train, elle court et jamais ne s'arrête ; jamais l'auteur ne fut hors d'haleine, jamais le scribe n'eut de crampe au poignet... et le style de Stendhal respire tout entier cette vélocité, cette allégresse que je lui envie.

Alors qu'est-ce que je peux bien écrire ? Un poème, un petit poème parce que j'ai le souffle court, pas question d'épopée, de verve hugolienne, non. Cela correspond d'ailleurs au laps de temps qui m'est imparti, temps grillagé, fractionné, je sais bien que Kafka était astreint aux horaires d'un bureau d'assurances, mais il écrivait la nuit... la nuit je n'écris pas, je dors.

Il me faut donc un texte bref, genre :

L'âge de la plume

Plume d'oiseau ou de métal

Porte-plume nacré ou laqué

Plumier de bois de santal

Puis fleur d'encre sur papier froissé.

3^{ème} partie
En héritage

Les terres cuites de Provence présentent à l'œil plus qu'à la semelle, un dédale de brique et de Sienne profondes.

Une sorte de rapiéçage où l'eau aurait déposé de la lumière dans la matière même du sol.

Mais c'est la couleur qui prend l'eau comme une aquarelle dont le dessin deviendrait inutile.

Selon que le regard s'accroche à la surface ou glisse distraitemment sur la pierre dure, on n'en voit que l'aspect verni ou mat.

Il y a du café dans cette terre-là, du latin, d'un poète qui ouvre mes matins.

Et aussi de la folie, des rêveries, des matines.

Justement, il est sept heures sur la terrasse, le sol a bu la nuit.

Du soleil, on dit qu'il se lève avec sa ritournelle :

"La terre n'appartient pas à celui qui la possède mais à celui qui sait la voir"

Jean Giono a inscrit cette phrase un jour de grande perplexité, sur les murs de sa cabane au Contadour, le village où nous étions presque voisins.

J'ai eu la chance de la lire de mes yeux, à même la pierre, grâce au feu que nous avons allumé dans sa cheminée, comme un secret qu'il confiait aux marcheurs.

Par cette phrase incandescente, dans ce pays qui ne l'aimait pas beaucoup, il a installé le doute du Moyen-Age, celui qui précédait les buchers.

Maïmonide a compris qu'il fallait aux égarés un guide. Peut-être pour questionner la terre, sur l'origine de sa beauté.

Un guide pour voir, sentir, réfléchir ?

Giono évoque ici l'écart entre l'usage du sol et sa possession. Ce savoir-là est intime aux terres de Haute Provence appelée aussi "Terre de la folie".

La terre appartiendrait donc à celui qui la regarde, non pour ses qualités chimiques, mais pour ce qu'elle révèle d'elle-même, de l'histoire qui s'y est déposée.

Sa vérité serait dans le regard prisonnier des hommes.

Le ciel sans doute ne cesse de torturer des évidences :
L'usage ou la possession, quel désir ? Y a-t-il une route cachée
dans ses méandres, quel savoir ?
C'est le travail du rêve qui sculpte la pensée, la met aux
arrêts, la libère, efface son chemin.
On ne sait quoi faire de ce savoir des yeux parce qu'il semble
se retourner vers un centre toujours vide.
Un travail, oui. Le vrai travail.

Terre de folie qu'as-tu à m'apprendre quand je me perds dans
tes figures ? Que voir dans l'intervalle irrégulier de tes carreaux,
dans les ruptures de ta glaise ? Un passage, un entre deux.
Un enfant entre, un autre sort, la maison est trouée.
Ils sont grands, ils sont pères.
L'amour, le temps, l'espace, comment leur dire ?

Qu'on se retrouve tout nu :
À dire "j'aime" ou "je n'aime pas".
Et puis qu'on aime ou n'aime pas dans des terres à milles
lieues de soi.
Que la lumière même ne connaît pas sa vitesse,
Que l'espace est habité de rêves lents.

Large et silencieux l'espace, voilà ce que je sais de lui.
Qu'il se déploie, se déplie, se condense. Vertical comme la
foudre, convexe comme l'arc en ciel ou plat comme l'horizon.
Un rayon le cerne souvent.
Mais aussi, mouvant comme le désir, parcouru d'errance nei-
geuse, de vents bleus à qui la course et le désordre vont bien,
il accueille la poésie et l'écarte de ses trous noirs.
Il embrasse terres, mers et mères lointaines.
S'il tremble, s'il résonne, c'est qu'il prend ombrage de nos
significations.

Ainsi l'air se charge-t-il de nos humeurs, de nos colères,
comme le ciel et la terre d'eau et de soleil.
Ainsi viennent les enfants au monde.
Et sa face peut en être changée.

Au fil de l'écriture

Aujourd'hui, l'enfant a décidé d'écrire une phrase seul. D'habitude, c'est moi qui lui dicte les mots qu'il me propose, parfois je les épelle. Je l'incite à écrire sans mon aide, spontanément, mais les difficultés qu'il rencontre à cause de sa dyspraxie le découragent vite. Depuis quelques temps, il essaye d'aller plus loin. Il a d'abord choisi de faire un "exposé" de trois lignes sur le crocodile, il dit "exposé" cela fait plus sérieux.

Et le voilà maintenant devant son journal de vacances, nous y consignons tous les jours les événements importants.

Je retiens mon souffle, je l'observe à l'écart, petit visage concentré, bien assis sur sa chaise. Le stylo n'est pas tombé, tout est calme et le tracé prend forme, sans ma présence à ses côtés. Je me tiens dans la marge, je me force à y rester.

Une photo détruirait toute la magie de cet instant, je l'imprime au plus profond de mon cœur.

Il me présente son travail, toute émue, je lis :

"Nous avons commencé le grand nettoyage de la terrasse."

Et encouragé par mes félicitations, il se lance dans une phrase plus littéraire :

"Un troupeau de cumulo-nimbus s'est abattu sur nos têtes."

Il aime les mots difficiles, ceux qui sonnent bien.

Quand il écrit, c'est comme une source qui viendrait au monde, difficilement, goutte à goutte, après avoir été empêchée par une végétation trop touffue ou une terre trop poreuse.

Il me semble que je ne dois pas vouloir trop fort qu'il s'exprime ainsi. Il faut attendre que le moment soit venu pour que les mots trouvent leur chemin jusqu'à la page.

Depuis qu'il est tout petit, le langage nous unit, nous bavardons beaucoup, allant du rêve à la réalité et de la réalité au rêve.

Mais du langage à l'écriture, comment sauter le pas ?

Il faut sans doute beaucoup d'amour pour transmettre et beaucoup d'amour pour recevoir.

- Tu sais, Grand-Mère, j'ai écrit pour te faire plaisir !

- On dirait qu'il y aurait un fil magique entre nous, on dirait qu'avec ce fil tout deviendrait plus facile pour nous deux, d'accord ?

*John Mac Cann
à Clara B.
Dublin, ce 17 Février 1935*

Je crois me souvenir que vos premières lettres étaient plus longues, plus détaillées, vous me parliez de votre pays, de la terre sèche, de la muraille des oliviers sous les arêtes bleu acier de la lumière, ces images que vous déposiez sur le papier allumaient toute la pièce et mes pensées noyées de gris. Vous avouerais-je qu'il m'arrivait de retarder pendant plusieurs heures le moment de lire votre lettre, le corps des signes, la couleur, l'intensité de l'encre, le bruit au dépliement des feuillets réveillaient avec tant de force votre présence, vous tenant là, brune, gracieuse, votre jupe gitane battant vos pieds nus, je sens mieux ainsi les vagabondages de la terre, sa chaleur, disiez-vous et je reconnaissais bien là votre désinvolture mutine.

Il me semble que les jours, les semaines effilochent le cours épistolaire de notre relation se suffisant à lui-même, établissant l'inexorable, l'inévitable éloignement. Vous me mettez en disette de vous, toute mon attente est dans l'apparition de ces enveloppes blanches ou bleues enfermant les éléments de votre existence que je tiens longtemps dans ma poche, ma main les effleurant, les retournant avant que le désir ne sache plus différer le moment où je vous aurai là, devant moi, votre mélancolie, vos absences, vos sautes d'humeur ou simplement ce silence et votre main alors prend la mienne, venez, dites-vous, dans un souffle soulevant le rideau léger qui masque la chambre.

Bientôt les affaires, les empêchements inventeront de nouvelles distances, nos lignes un instant mêlées vont diverger, voici le temps où l'inouï surgit, où les amours trop précieuses deviennent trop fragiles, votre lettre viendra, je le sais, je le sens, dans l'obscurité froide de la boîte, elle brillera, seule, une dernière fois.

M-Ch. R.

Accents restés dans la voix d'autrui

*pour Antonio Tabucchi
& les lecteurs de Fili*

*Parfois il a pu arriver qu'on s'écrive à soi-même.
Parfois même il nous est arrivé d'écrire aux morts.
Cela n'arrive pas tous les jours, j'en conviens, mais cela
peut arriver.*

*Et il se peut aussi que les morts nous aient répondu,
sous une forme qu'ils sont les seuls à connaître.*

Antonio Tabucchi
(Il se fait tard de plus en plus tard)

Ni fleurs du mal
Ni fleurs du bien
Mais ces quelques lettres au vent de la nuit
Que je partage avec si peu de vivants
mais une infinité de disparus

Le stylo trace ses lignes
apparemment sans but
tel un tisonnier avec lequel on fouaille les cendres
et les mots clés :
*miettes, fragments, poussière, imagination,
accents restés dans la voix d'autrui...*

Assis devant un livre que je feuillette
regardant les lumières des bateaux
sur la passe maritime
écoutant un raga de nuit
Ni fleurs ni couronne
Mais l'amour de la poésie

JJ. D., 23 août 2012

S'abonner à Filigranes

FRANCE- 4 numéros 30 €
ÉTRANGER - 33 € (Code IBAN sur demande)
4 numéros (soutien) 46 €
BIBLIOTHÈQUES : 3 numéros (soit un an) 27 €
Chèque à l'ordre de FILIGRANES.

Commander d'anciens numéros

"Nouvelles bouteilles à la mer" (N° 83)
"Si rien de radical n'advient" (N° 82)
"Passer outre" (N° 81)
"D'une forme, l'autre" (N° 80)
"Entre-Deux" (N° 79)
"Histoires de papiers" (N° 78)
"Promesses, prémices" (N° 77)
"Tapis de la mémoire" (N° 76)
"Preuves obstinées" (N° 75)
"Corps palimpseste" (N° 74)
Le numéro + frais d'envoi : 12 €

"Saisons d'émancipations"

Le recueil des 82 éditos de la revue : 20 € + PTT (4€)

Travailler avec Filigranes

Les dates des séminaires 2012-2013 sont à découvrir sur
www.ecriture-partagee.com

Envoyer des textes à Filigranes

Filigranes publie par principe des textes courts (1000 mots maximum, soit 5000 signes), en relation avec les thèmes annoncés. Sauf cas de force majeure, la revue ne prend en compte que les textes saisis sur ordinateur, qui lui parviennent par courriel. Plus d'informations sur
http://www.ecriture-partagee.com/03_Fili_numero/a_fili.htm.

Filigranes - Revue quadrimestrielle

N° 84 "Éloge de la Relation" - Novembre 2012

Directeurs : Michel et Odette NEUMAYER

Les Amis de Filigranes - Association Loi 1901 - ISSN 0296-6409

1, Allée de la Ste Baume - F 13470 CARNOUX

Maquette et frappe

Michel et Odette NEUMAYER - Dépôt chez l'imprimeur
le 29 novembre 2012. Imprimerie Provençale - 13400 AUBAGNE
DÉPOT LÉGAL 4^{ème} trimestre 2012

Le site de la revue :

www.ecriture-partagee.com

